

THÉÂTRE ACTUEL
présente un spectacle du
THEATRE NATIONAL DE LA COLLINE

"LES CHAISES"

de

EUGÈNE IONESCO

avec

PIERRE DUX ET DENISE GENCE

Mise en scène
Jean-Luc BOUTTÉ

Décors et costumes
Louis BERCUT

Assistante à la mise en scène
Nathalie LEGER

Son
Jean-Marie BOURDAT

Près de 40 ans après sa création, la "farce tragique" de Ionesco garde toute sa force.

La liberté, l'invention, mais aussi la rigueur de l'écriture conservent intactes l'originalité poétique et la puissance émotionnelle de cette pièce : peut-être même se sont-elles enrichies avec le temps.

Deux grands acteurs affrontent les mots de ce texte qui bouleversera la quiétude somnolente du théâtre, les notes de cette partition qui nous réveille et nous alerte encore.

Seuls les grands acteurs entendent les grands auteurs, seuls ils savent dire l'essentiel, faire fi du superflu ; il ne pouvait en être autrement dans ce projet :

Le désir et le plaisir de jouer.

Jean-Luc BOUTTÉ

Avant de mourir, le Vieux et la Vieille reçoivent d'invisibles invités, pour leur faire entendre par la bouche de l'Orateur leur ultime message... Si la quatrième pièce de Ionesco, créée en 1952, est considérée comme un classique de la modernité, ce n'est pas seulement parce qu'elle aborde tous les thèmes du théâtre des années cinquante, l'attente, la solitude, l'incommunicabilité, l'impossibilité de signifier. Aujourd'hui, cette "farce tragique" nous séduit d'abord par la qualité et l'efficacité de la forme : l'étonnante dynamique de la construction, l'accélération du mouvement scénique manifestée par la prolifération des objets, et aussi la fraîcheur intacte de l'invention verbale, le jaillissement des jeux de mots, la cascade des assonances. Ce qu'on appelait le "théâtre de l'absurde" a trouvé désormais sa vraie place, celle d'un théâtre avant tout poétique.

Eugène IONESCO

Ionesco Eugène (1912) : maître de la logique gratuite et de la mécanique formelle du théâtre de "l'absurde", mais porteur d'obsessions tragiques et d'angoisses métaphysiques, victime de la critique conservatrice et de la critique brechtienne (dont il met en scène les protagonistes dans *l'Impromptu de l'Alma*, 1956), joué en même temps au Théâtre de la Huchette et à la Comédie Française, Ionesco, clown et académicien, semble n'avoir cessé de tirer parti d'une ambiguïté inscrite peut-être dans sa biographie : né d'un père roumain et d'une mère française, il vit en France jusqu'à l'âge de 13 ans et après un long séjour à Bucarest (1927-1938), se fixe définitivement à Paris.

Il place d'emblée son oeuvre théâtrale sous le signe de la dérision lorsqu'il prétend avoir tiré l'idée de *la Cantatrice chauve* (1950) de l'absurdité involontaire des dialogues d'un manuel de conversation anglaise ; ses premières pièces, très courtes, reposent toutes sur le même processus d'accumulation, d'accélération ou de désintégration du langage, qui s'accompagne d'une prolifération de signes scéniques, corps ou objets (*Les Chaises*, 1952, *Amédée ou comment s'en débarrasser*, 1954, *L'avenir est dans les oeufs*, 1957). A partir du "cycle Bérenger" (*Tueur sans gages*, 1959, *Rhinocéros*, 1962, *Le Piéton de l'air*, 1963) la critique burlesque de la communication tend à s'effacer devant le constat de l'inquiétude de l'individu face aux systèmes, à la solitude ou à la mort. Mais même dans les chefs-d'oeuvre de la maturité, *Le Roi se meurt* (1962) ou *Jeux de massacre* (1970), où la psychologie, l'humanisme et la signification prennent une place de plus en plus importante, la poésie du "non-sens" ne cesse jamais d'animer la scène de ce "guignol tragique".

Eugène IONESCO : "tout cela se voit et ne se voit pas dans la pièce..."

"J'ai écrit *Les Chaises* en 1951 ; la pièce a été créée en 1952 au Théâtre du Nouveau Lancry par Sylvain Dhomme, avec Paul Chevalier et Tsilla Chelton. Elle n'a pas bien marché, malgré quelques défenseurs, parmi lesquels Adamov, Audiberti, Beckett et Duvignaud. Je me souviens que Robert Kemp, le critique du *Monde*, était là, et sommeillait, à côté de sa femme ; de temps en temps, il se réveillait, et demandait à sa femme : "Quoi de nouveau, que se passe-t-il ?" Sa femme répondait : "Rien". A la fin de la pièce Kemp prend son pardessus, et veut s'en aller ; derrière lui, quelques figures patibulaires, Blin, Atlan, Duvignaud, lui barrent la route, et lui disent : "Applaudissez !" Gentiment, Kemp a applaudi, et ils l'ont laissé passer... La pièce a été reprise en 1956 au Studio des Champs Elysées ; Jacques Mauclair interprétait le Vieux, avec beaucoup de mouvement, en s'appuyant sur l'"absence" que symbolisait l'accumulation des chaises sur le plateau. Peut-être le jeu de Chevalier était-il moins psychologique, moins réel que celui de Mauclair : il était un pantin dérisoire, un pantin métaphysique.

Il s'agit d'une pièce sur l'irréalité de la réalité : seul l'amour subsiste, tout le reste est évanescence. Le monde existe et n'existe pas... S'il existe, il existe dans le malheur.

Le défaut de l'homme moderne, c'est qu'il a rompu toute liaison avec le monde métaphysique.

Tout cela se voit et ne se voit pas dans la pièce. Ce qui compte, c'est le jeu des chaises, qui symbolisent le vide beaucoup plus que les théories de l'auteur !

Je suis très heureux de cette reprise au Théâtre National de la Colline : Pierre Dux et Denise Gence sont de très grands acteurs, que j'admire beaucoup... Et mes pièces ont été jouées à la Comédie-Française au temps où Pierre Dux en était l'administrateur !"

JEAN-LUC BOUTTÉ

Sorti de la classe de Lise Delamare au Conservatoire, Jean-Luc Boutté entre à la Comédie-Française en 1971 ; il est nommé sociétaire en 1975.

Il y interprète la plupart des grands rôles du répertoire classique et moderne, le chevalier Hans dans ONDINE, Curiace (HORACE), Alceste, Alexandre de Medicis (LORENZACCIO), de Ciz (PARTAGE DE MIDI), Néron, Trissotin, Tartuffe, Jupiter (AMPHITRYON)... Mais il consacre aussi une grande part de son activité à la création (CHEZ LES TITCH de Calaferte, AMORPHE D'OTTENBURG de Grumberg, LA TOUR DE BABEL d'Arrabal).

Il vient d'incarner avec un très grand succès Thésée dans LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE et Sévère dans LE MARCHAND DE VENISE (mise en scène de Luca Ronconi).

Jean-Luc Boutté a réalisé de nombreuses mises en scène : LE MISANTHROPE (sous chapiteau, en collaboration avec Catherine Hiégel), LES ACTEURS DE BONNE FOI, LA DOUBLE INCONSTANCE et L'EDUCATION D'UN PRINCE de Marivaux, DON JUAN, LA NUIT JUSTE AVANT LES FORETS de Bernard-Marie Koltès, MARIE TUDOR de Victor Hugo, et LE BOURGEOIS GENTILHOMME qui a obtenu le prix Dominique pour la meilleure mise en scène de l'année 1986.

Jean-Luc Boutté a également monté plusieurs opéras (CARMEN au Festival de Saint-Céré, IL TABARRO de Puccini à l'Opéra de Paris, LA VIE PARISIENNE au Théâtre de Paris) ; il a participé à de nombreuses dramatiques à la télévision (Santelli, Bluwal...) et tourné dans plusieurs films (LES DERNIERS BEAUX JOURS, LES MOTS POUR LE DIRE, etc....).

LOUIS BER CUT

Louis Bercut est architecte-scénographe, et enseignant à L'ENSAAMA. Il a travaillé avec Jean-Luc Boutté, à la Comédie Française (L'IMPRESARIO DE SMYRNE de Goldoni, LE BOURGEOIS GENTILHOMME), au Théâtre de Paris (LA VIE PARISIENNE) ; il prépare toujours en collaboration avec Jean-Luc Boutté, les décors de BRITANNICUS (Comédie Française, en 1989). Il réalise d'autre part les décors et les costumes de la TETRALOGIE de Wagner, mise en scène par Daniel Mesguich (Opéra de Nice, Théâtre des Champs-Élysées, en 1988).

Avec Jorge Lavelli, Louis Bercut a réalisé les décors de POLYEUCTE (Comédie Française, 1987), UNE CHAMBRE SUR LA DORDOGNE, de Claude Rich (Théâtre des Arts Hébertot, 1987), LE PUBLIC de Federico Garcia Lorca et UNE VISITE INOPPORTUNE de Copi (Théâtre National de la Colline, 1988).

PIERRE DUX

Après une longue carrière de comédien (plus de 400 rôles) et de metteur en scène, ma préférence pour les grands textes de théâtre s'est accentuée et mon retour à l'art de l'interprète, après mes neuf années d'administration à la tête de la Comédie Française et de l'Odéon, me passionne. Je suis de ceux qui aiment autant le travail préparatoire des répétitions que le face à face avec les spectateurs. Mais pour moi chaque représentation est une occasion de travail, une possibilité de progrès dans l'interprétation de mon personnage réalisé au contact du public.

Après les classiques anciens et modernes : Molière (ALCESTE, Arnolphe, Argan...) ; Marivaux (Pasquin, DUBOIS) ; Beaumarchais (Figaro) ; Victor Hugo (Don César de Bazan) ; Shakespeare (Malvolio, Prospero) ; Claudel (l'Annoncier) ; Rostand (CYRANO), après les succès que m'ont offerts Achard (Patate) ; Roussin (Hélène ou la joie de vivre) ; après la présentation des auteurs nouveaux et des grands metteurs en scène que m'a permis l'administration du Français et de l'Odéon : La Trilogie de la Villégiature (Goldoni - Strehler) ; Lorenzaccio (Musset - Zeffirelli) La Tour de Babel (Arrabal - Lavelli), j'ai été heureux en reprenant mon métier de comédien d'interpréter Marguerite Duras (L'AMANTE ANGLAISE) ; Octave Mirbeau (Les Affaires sont les Affaires) ; Samuel Beckett (FIN DE PARTIE, COMPAGNIE) ; Paul Valéry (MON FAUST) et j'aborde avec un Ionesco superbe :

LES CHAISES, dans ce nouveau Théâtre National de La Colline.

Dès cinquante mises en scène que j'ai faites mes souvenirs les plus heureux, les classiques mis à part, sont Cyrano de Bergerac pour l'entrée de la pièce à la Comédie Française et La Reine Morte et la Guerre Civile, toutes deux de Montherlant, la première au Français, la seconde à l'Oeuvre.

Des cinquante films que j'ai tournés : Z POUR LE CINEMA (COSTA GAVRAS) ; Le Noeud de vipères (Trebouta) et M.ABEL (J. Doillon) pour la télévision, sont de beaux souvenirs.

J'ai consacré deux livres à la Comédie Française, "La Comédie Française, racontée par Pierre DUX" à la librairie Académique Perrin, et un livre à mes souvenirs "Vive le Théâtre !, Souvenirs pour Elodie" chez Stock.

L'Académie des Beaux Arts, recevant un comédien pour la première fois, m'a fait l'honneur de m'élire en 1978.

Pierre DUX

- 1 - De 1927 à 1945 - Conservatoire et Comédie Française
- 2 - De 1945 à 1970 - Hors Comédie Française
- 3 - De 1970 à 1979 - Administrateur Général de la Comédie Française
à partir de 1971 Directeur de l'Odéon
- 4 - Depuis 1979 - Hors Comédie Française

(j'ai souligné mes rôles préférés.)

DENISE GENÇE

Sortie de la classe de Madame Dussane au Conservatoire, Denise Gence entre à la Comédie-Française en 1946, et devient sociétaire en 1958.

Elle joue d'emblée des rôles de composition : Bélise dans LES FEMMES SAVANTES (qu'elle reprendra des années plus tard dans la mise en scène de Jean-Paul Roussillon), Marceline dans LE MARIAGE DE FIGARO, Arsinoé dans LE MISANTHROPE.

Elle interprète ensuite MADEMOISELLE de Jacques Deval, et la Comtesse du SEXE FAIBLE d'Edouard Bourdet ; elle aborde désormais aussi bien les grands rôles de la Comédie Classique (LE BOURGEOIS GENTILHOMME, L'AVARE, GEORGES DANDIN, L'ECOLE DES FEMMES) qu'Audiberti (LA FOURMI DANS LE CORPS), Billetdoux (FEMMES PARALLELES), aussi bien Shakespeare (RICHARD III, LA NUIT DES ROIS) que Dostoïevski (CRIME ET CHATIMENT, L'IDIOT). Elle est la Célestine dans la pièce de Rojas adaptée par Pierre Laville, Agrippine dans le BRITANNICUS monté par Jean-Pierre Miquel.

Denise Gence a travaillé avec Giorgio Strehler (LA TRILOGIE DE LA VILLEGIATURE de Goldoni, puis l'OPERA DE QUAT'SOUS), Jorge Lavelli (LA TOUR DE BABEL d'Arrabal), Jean-Pierre Vincent (LES CORBEAUX).

Avant de quitter la Comédie-Française en 1986, elle a joué LE CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE (mise en scène de Bruno Bayen). Elle a également participé à plusieurs feuilletons et dramatiques de télévision, et tourné dans BUFFET FROID (Bernard Blier).

La mort dans l'âme

UN homme et une femme, deux vieillards, invitent dans l'île qu'ils habitent, et qui est cornée de marécages, ceux qu'ils connurent jadis, relations proches et lointaines, et qui s'agrandissent jusqu'aux dimensions du monde. Ils les ont appelés parce que, au crépuscule de leur vie, ils ont quelque chose à dire, un message à délivrer, pour que leur existence ait un sens, pour qu'ils n'aient pas vécu pour rien. Un orateur doit venir, et qui parlera en leur nom.

Ainsi sont Pierre Dux et Denise Gence, bien sages, bien convenables, bien bourgeois, très réalistes (Jean-Luc Boutté avec raison l'a voulu), parlant de tout et de rien, ce-

pendant qu'autour d'eux la foule se presse, figurée par des chaises qu'ils apportent sans cesse. Foule imaginaire, rêvée peut-être, alors que les eaux noires clapotent et que l'on entend dehors les cris étranges d'oiseaux mythiques.

Ce qui se dit, d'abord, est presque intime, familier, bribes de souvenir, éclats de vie, brusque surgissement d'un passé perdu, défiguré, mais un instant sorti de l'ombre, comme dans le *Temps retrouvé* de Proust. Ici Pierre Dux et Denise Gence, au-delà de l'humour noir, sont surprenants de complicité sensible, de vérité, d'humaine détresse, d'émotion pure. Dux parlant de sa mère, Gence dans la tendresse, dans la douceur, sont

admirables de sincérité, de simplicité...

Comédiens au sommet de leur art, et qui nous donnent une leçon de perfection et de maîtrise au cœur du bizarre, du cocasse, et sans jamais céder dans l'absurde au moindre cabotinage, à la moindre complaisance. Jeu net et rare, inégalable. Et la comédie de Ionesco, et qui est d'abord celle de la solitude, du vide ontologique, de l'intime désespoir, devient ainsi plus proche, plus familière, plus intimement liée à notre vie.

L'homme et la femme, donc, devant ces chaises qui les pressent, attendent l'arrivée de l'orateur, celui qui doit dire leur vérité, annoncer la bonne parole, révéler au

monde leur destin, les imposer à la postérité. Le voilà qui apparaît, gros plan sur un écran de télévision, et, rassurés, sûrs de survivre, les deux vieillards, au bout du rouleau, se jettent à l'eau, la mort dans l'âme. Dernier adieu et ultime pirouette.

Mais - hélas ! - l'orateur est muet, il ne sort de sa bouche que quelques grognements. L'un et l'autre sont donc morts sans laisser de traces, et ont plongé, comme tout le monde, ou presque, anonymement dans le néant. Un grand silence se fait, à jamais, sur eux. Ils n'auront même pas fait quelques cercles sur l'eau.

Pierre MARCABRU

● Théâtre de la Colline, 21 heures.

Ionesco au Théâtre de la Colline

La paix de la mort

Au Théâtre de la Colline dirigé par Jorge Lavelli, Jean-Luc Boutté met en scène la pièce d'Eugène Ionesco les Chaises.

Les Chaises, c'est l'un des sommets du théâtre de Ionesco et du théâtre tout court. Sur un rien de terre tout entouré d'eau, deux êtres se serrent l'un contre l'autre, sans jamais dormir, semble-t-il. Et toujours, semble-t-il, sur le point de se jeter à l'eau, pour en finir.

Une femme et un homme, quatre-vingt-quinze ans chacun paraît-il, mais ils ont vingt ans et des éternités, ils sont toute l'histoire de la vie. Ils se racontent des choses, des contes, se chantent des berceuses ou des airs idiots, comme *Paris sera toujours Paris* alors que Paris n'existe plus, a été rayé de la terre, depuis bien longtemps.

Et voilà que, comme chaque nuit, les invités arrivent. Des inconnus, des officiels, des miséreux, ou au contraire d'anciennes amours. Ils arrivent, ils parlent tous en même temps, ils sont une foule immense, le couple a beau apporter des chaises, des chaises, il en manque. On étouffe. On ne s'entend plus. Il n'a personne, personne. Qui viendrait ici ? Sur cet îlot perdu ? Chez ces deux spectres ?

« Alors on a ri... Alors on a ri... On a ri... Alors on arriva près d'une grande grille, on était tout mouillés, glacés jusqu'aux os... On claquait des oreilles, des pieds, des nez, des

dents... Ils ne nous ont pas permis d'entrer : ils auraient pu au moins ouvrir la porte du jardin » : l'histoire que se racontent les deux gugusses des *Chaises* reste là, immobile comme un nuage blanc, sur la chienne de terre...

Les Chaises, ce n'est pas seulement tout le génie casseur réinventeur de Ionesco, sa folie d'imagination, ses visions d'un monde, ses fous rires désespérés, c'est aussi ces prodigieux moments d'une paix, d'une paix divine, immatérielle, absolue, comme si la paix de la mort était une plage calme, calme, d'un blanc aveuglant mais calme, il n'y a pas moyen en vérité de décrire ces moments de paix que seul Eugène Ionesco a su atteindre, par la pureté de ses pages. Rien n'est plus beau.

Denise Gence et Pierre Dux n'ont pas essayé d'inventer les voies et façons de ces deux figures irréelles. Ils ont choisi de contrefaire un vieux ménage de petits Français qui ont raté leur existence, qui pleurnichent dessus. C'est du joli travail au crochet, psychologique, naturaliste.

M. C.

★ *Les Chaises*, Théâtre de la Colline, 21 heures.

LE MONDE

La vase

● Dans un décor majestueux et funèbre, qui impose immédiatement quelque chose de la sombre inspiration de l'auteur, quelque chose de l'au-delà du texte qui est l'au-delà tout court, Jean-Luc Boutté reprend, sur la suggestion de Jorge Lavelli, une pièce fondatrice du théâtre contemporain, la sœur aînée de « En attendant Godot ».

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Où est la vie quand la vie est dans la répétition soir après soir des mêmes rites de bricolages ? Où le sens peut-il bien se réfugier lorsque l'on est prisonnier d'une île qu'enserme une eau noire, un marécage qui sent la vase déjà et s'assombrit sans fin tandis que passe et ne passe pas le temps. « Sur scène il n'y a rien ; les deux vieux ont des hallucinations, les personnages invisibles n'y sont pas. Ou encore il n'y a vraiment personne, pas plus les deux vieux que l'orateur qui sont sur le plateau sans y être : les vieux et l'orateur ne sont pas plus là que les personnages invisibles... Ils n'ont pas plus d'existence que ces derniers et que nos rêves. Pourquoi les voit-on, eux, cependant, et pas les autres ? » C'est Ionesco lui-même qui ainsi s'interroge sur son œuvre dans « Notes et Contre-notes ». Et sa question devrait demeurer la seule qui vaille : pourquoi les voit-on eux ? Et comment incarner ceux que l'on voit et que pourtant l'on ne devrait pas voir ?

Pas facile, en 1988, de faire entendre Ionesco dans sa fraîcheur première. Pas facile parce que le temps a passé et que « l'absurde » dramatique fait partie du bagage de base de tout un chacun... Pas facile, en 1988, de faire soupeser la force, la puissance de cette œuvre qui ne ressemble à rien. Profondément noire et bariolée pourtant comme un coloriage enfantin, comme la peinture à laquelle depuis quelques années s'adonne l'académicien Ionesco.

Jean-Luc Boutté n'avait pas tâche facile. Pour « classique », « puissante » qu'elle soit, la pièce est datée. Elle participe d'un moment de l'histoire, d'un moment de la conscience européenne, même. C'est en cela qu'il a eu raison de décider qu'il ne fallait pas faire jouer « les Chaises » par de jeunes acteurs grimés, comme l'imaginait l'écrivain, mais par deux figures emblématiques du théâtre. Boutté a parfaitement compris que c'est aux acteurs qu'il fallait désormais déléguer l'essentiel, qu'il fallait luxer littéralement la pièce, la tordre pour lui faire rendre son jus noir comme vase et clair comme eau de source pourtant. Et être fidèle, à la lettre, aux didascalies de l'auteur. Le suivre.

C'est dans cette double contrainte, échapper, rester au plus près, que Jean-Luc Boutté dirige le jeu de ces deux rois souverains du plateau que sont Denise Gence et Pierre Dux. L'irreprésentable, ils le pren-

nent en charge. Stricts et fuyants, dans ce jeu volatil et sublime avec les mots et la désespérance du poète. Drôles, émouvants, « largués » (et songez-y, on est sur une île, nulle part) pathétiques, fragiles, exaspérants, ils retrouvent les saveurs secrètes du texte... Deux orphelins inconsolables, sans passé et sans avenir, que cette eau noire qui clapote à leurs pieds et qui obsède Ionesco (souvenez-vous de son film « la Vase », admirable et déchirant).

Bien sûr, ces dieux de théâtre paraissent plus forts que le texte même, parfois. C'est comme s'ils ramenaient dans leurs filets les fragments scintillants d'une mémoire qui n'est pas seulement celle des deux « personnages », mais celle même du théâtre.

C'est un grand travail de par ce mouvement. C'est un grand spectacle par ce que l'on est toujours dans la jubilation communicative des deux acteurs fascinants, secrets. Boutté, très intelligemment entouré (de Louis Bercut qui mériterait pour tout son travail de cette année un super Molière, mais qu'on a oublié et de Jean-Marie Bourdat pour l'atmosphère) réussit quelque chose de difficile à cette distance, (la pièce a été créée en 1951) tout paraît trop loin et trop près. Il réussit à faire des « Chaises » un texte du présent, en cela un classique.

Armelle HÉLIOT

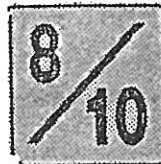
THÉÂTRE En scène !

LE NOUVEL OBSERVATEUR

Faudra-t-il alors s'en tenir au beau classicisme de la mise en scène de Jean-Luc Boutté, pour cette reprise des « Chaises » de Ionesco ? Difficile de faire autrement : deux personnages, des chaises et des chaises vides... Mais cette fois, les fameuses chaises sont très design, le décor de Louis Bercut est d'un noir de bon ton, et Pierre Dux et Denise Gence sont d'anciens concierges de maison. Mais quels acteurs ! Denise Gence, bien sûr, si fine dans ses mimiques d'humble épouse en admiration devant son « mari-chef », mais plus encore Pierre Dux, dont les moindres inflexions révèlent tout un passé, toute une espérance désespérée. La pièce de Ionesco n'a pas vieilli d'un pouce. On se rappelle simplement qu'elle est des mêmes années qu'« En attendant Godot ». Leurs personnages attendent Dieu en vain. Ionesco est peut-être moins agnostique que Beckett, mais c'est tout comme. A la fin, il s'attendrit sur ses deux vieillards, ce qui est d'un léger réconfort. Près de moi, il y avait ce soir-là Cioran dont un mauvais plaisant, début avril, avait annoncé la mort à une agence de presse. Dieu merci, Cioran se porte très bien. Lui aussi aurait pu écrire « les Chaises ». Cioran, Beckett, Ionesco : les années 50 n'étaient pas mauvaises... (Théâtre national de la Colline.) *Guy Dumur*

138 LE NOUVEL OBSERVATEUR / ARTS SPECTACLES

Les chaises Un vrai plaisir



Deux grands comédiens pour ces « Chaises » : Pierre Dux et Denise

Gence. Ils ont la simplicité de jeu des vrais talents et démontrent qu'une œuvre, aussi souvent jouée soit-elle, peut être à nouveau découverte.

Il y a quelque chose de plus dans leur façon d'être. L'humanité de leur personnage est à leur mesure. Couple au seuil de la mort, ils tentent d'échapper à la médiocrité d'une vie sans gloire en invitant tous ces « gens importants » qu'ils ne rencontrent jamais. Lui, le vieux concierge, veut laisser un message au monde. Celui qu'il aurait pu donner si seulement il avait eu la chance de se faire entendre. Elle : c'est l'admiration aveugle pour son petit homme qu'elle voit si grand.

C'est drôle et cruel, pitoyable mais touchant. Pas d'humour noir chez Ionesco, seulement le brio d'un esprit lucide. Une farce tragique que Jean-Luc Boutté met en scène avec rigueur et efficacité. C'est une soirée pour le plaisir du théâtre.

(Théâtre de la Colline).

Viviane REBEIX

FRANCE. SOIR